

temps, les connaissances qui leur étaient nécessaires. Le Séminaire continuait-il à les prendre sous sa garde, à les guider dans leurs nouvelles études? Non. Il leur donnait l'éducation première; mais quand il s'agissait de la compléter, quand il s'agissait d'en faire des hommes pratiques, et utiles à la société et à leur pays, il les abandonnait et les laissait passer entre les mains d'autres personnes, qui n'appartenaient ni à leur langue, ni à leur religion. Il se retirait d'eux dans un moment où ils avaient le plus besoin de surveillance, de conseils et de vraie science. Ce n'était pas son œuvre, ni l'œuvre de personne. Ainsi, par exemple, pour devenir avocat ou médecin, il fallait aller dans une institution anglaise et protestante. Le système d'éducation, que nous avions alors, était donc incomplet; il y avait une lacune regrettable. Sous le rapport de l'instruction classique, nous étions pour le moins sur un pied d'égalité avec nos concitoyens d'origine étrangère, mais pour le reste nous leur étions inférieurs. Dans le but de remédier à un tel état de chose, au moins, pour ce qui avait rapport à la profession médicale, quelques médecins fondèrent l'École de Médecine et de Chirurgie de Montréal. Ce fut le premier pas fait dans la voie du progrès. Je ne dois pas oublier de mentionner que les Jésuites fondèrent à cette époque ou à peu près, une école de droit, afin de procurer aux élèves en loi la même instruction et les mêmes avantages que leur donnait l'Université McGill. L'École de Médecine fut patronnée par les étudiants canadiens-français, heureux de pouvoir entendre lecturer dans leur langue maternelle. Cependant, on ne fut pas longtemps sans s'apercevoir que l'acte d'incorporation de l'École lui faisait une position tout à fait désavantageuse, tout à fait précaire. L'école avait bien le droit d'enseigner, mais elle n'avait pas le privilège, que possèdent les Universités, de donner des diplômes. Il est vrai, qu'au commencement, les élèves faisaient peu de cas d'un diplôme: ils croyaient ou s'efforçaient de croire qu'il n'avait pas une valeur aussi grande qu'on le prétendait; de sorte qu'ils mettaient cette considération-là de côté, pour donner leur support à l'École, parce que c'était une institution canadienne. Mais enfin, on finit par se convaincre qu'un diplôme avait réellement une importance considérable et qu'il procurait de grands avantages à ceux qui pouvaient l'obtenir. On trouvait que c'était, d'abord, un témoignage d'estime, une preuve de capacité; ensuite, le jeune médecin qui allait s'établir soit dans la province, soit à l'étranger, était certain d'être bien vu en présentant son diplôme; la réputation de son *Alma Mater* le couvrait de sa protection, et lui ouvrait l'entrée du monde. De plus, le